



Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)

Stalags V A - V C

EDITION DE L'AMICALE NATIONALE
DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE
DES STALAGS

V et X

REDACTION ET ADMINISTRATION :
46, rue de Londres, 75008 Paris - Tél : 01 45 22 61 32

Compte chèques postaux : 3 610 79 H Paris
AMICALE V A - V C

Inscription à la Commission Paritaire N° 785-D-73

DEUX HISTOIRES DE CLEFS

Louis BROCHETON m'a demandé si je n'avais pas d'anecdotes à raconter du temps de notre captivité. Des images de ces années, vous êtes comme moi, on en a plein la tête et les yeux tant ce passé est gravé en nos mémoires. Je me suis décidé à en choisir deux qui ont un point commun, bien qu'elles soient différentes. Le point commun c'est la « clef ». Il ne s'agissait pas de permettre l'évasion par les chemins qui menaient vers la France, seulement d'ouvrir une porte pour progresser dans un projet, de franchir un obstacle en bravant les interdits.

E. H.

Notre usine était implantée à la sortie d'un village sans charme. Elle était bordée d'un côté par un alignement de maisons ouvrières, à l'arrière par une rivière, de l'autre côté par quelques maisons éparses; Les ateliers étaient disposés en forme de U; entre les halls passait un canal qui alimentait une turbine. Entre ce canal et la clôture qui longeait la rivière se trouvait un parc à feraille avec, à son extrémité, un abri clos.

Nous étions installés au premier étage d'un bâtiment enraciné sur l'un des halls. Dans son prolongement se trouvait une demeure bourgeoise, celle du maître des lieux, un certain Monsieur SOH... pour l'heure appelé à l'armée avec le grade de capitaine. C'était un original, mais ceci est une autre histoire. Cette demeure abritait son épouse et deux enfants de 12 et 14 ans environ. Elle était entourée d'un parc, agréablement arboré, entouré d'un haut mur. Le gardien - concierge de l'usine, sa femme et leurs deux jeunes enfants occupaient un logement au premier étage de cette demeure. Pour y accéder ils devaient utiliser l'escalier qui menait à notre espace-vie, suivre le même couloir, puis ensuite emprunter une passerelle couverte qui réunissait les deux bâtiments distants d'une quinzaine de mètres l'un de l'autre.

Enfin, un peu plus au nord se trouvait un autre bâtiment, récent, à usage du personnel avec les vestiaires - sanitaires au rez-de-chaussée, une cuisine et une salle de restaurant à l'étage. C'était un ensemble soigné. Pour ma part je n'avais jamais vu quelque chose de semblable mis chez nous à la disposition des ouvriers.

Un atelier de maintenance était adossé à ce bâtiment. Y régnait un ouvrier allemand, habile et polyvalent, que nous surnommions « Nenciel » car il avait une coquette à l'œil gauche.

Ces bâtiments constituaient l'encadrement à une grande cour où nous croisions les civils dont j'ai parlé et où nous nous ébattons sous la surveillance de qui vous devinez. C'est dans ce cadre que nous avons vécu de septembre 1940 à avril 1945.

Nous étions douze soldats vaincus dans ce Kommando, nos âges s'échelonnaient de 20 ans et trois mois - je précise, car c'était moi - à 36 ans. Dans l'usine s'agitaient une quarantaine d'ouvriers allemands, un Tchèque, des Sudètes et un Belge-Flamand plus « national-socialiste » que certains autochtones. De jeunes ouvriers il n'y en avait point. Ils occupaient les pays conquis, dont le nôtre. Nous étions tous placés sous le commandement d'un contremaître que nous avions surnommé Nestor. C'était un grand maigre, à l'allure sévère, chauve, avec de grands yeux ronds, le tout dans une longue blouse grise. Il s'agitait beaucoup. Avec le temps une certaine hostilité entourait mes rapports avec lui et réciproquement, mais ceci est une autre page de ma vie de captif.

A ces problèmes techniques s'ajoutait à présent l'organisation du travail de douze lascars qui portaient un grand KG dans le



dos et des bandes blanches sur le pantalon et qui ne paraissaient pas manifester tellement d'intérêt à ce qu'on leur demandait de faire. Chacun eût son affectation devant une machine-outil, un poste de soudure électrique, selon ses compétences ou le hasard.

C'est bien le hasard qui amena notre camarade Lucien, employé de bureau à la Bourse de Paris, devant un immense tour en charge d'usiner de grosses pièces en fonte. Il dit qu'il n'y connaissait rien, insista même, mais c'était décidé. Dire qu'il était enchanté de faire cela serait lui faire injure, mais à la longue il montra une certaine aptitude à cette reconversion imposée par les lois de la guerre.

Que de fois nous en avons parlé tous deux après notre retour. Vous avez sans doute remarqué que la reconversion est actuellement beaucoup plus difficile, mais les temps ont changé, c'est heureux.

Il y avait deux manœuvres allemands. Un demeuré et un disloqué. Nous fûmes quatre à les rejoindre. Moi un peu plus tard parce qu'entre temps je fus appelé à la cueillette des pommes. Un matin, je suis parti tirant une petite charrette, accompagné d'une dame âgée, vers le coteau voisin qui était un immense verger.

Il s'agissait de grimper à une échelle et de déposer les pommes, dans le sac que je portais en bandoulière, avec grand soin, pour ne pas les heurter. Les premières pommes, d'admirables beaux fruits que je caressais du regard tant j'avais faim, prirent ce chemin sous l'œil approbateur de la dame, mais dès qu'elle eût le dos tourné, j'en mangeais une, puis une autre, puis une troisième. Je savourais ces délicieux fruits en remplissant mon estomac qui criait famine, à 20 ans vous pensez.

Il fallait aussi penser aux camarades et les rondeurs de mon corps sur mon visage émacié témoignaient de ma solidarité.

Je fis de même l'après-midi. Le lendemain matin, au départ de mon second voyage, l'épouse du capitaine me dit en français correct : « Vous pouvez, certes, manger quelques pommes, mais faites en sorte de penser avant tout à remplir votre sac et la charrette ». Cet intermède dura presque deux semaines. La pomme est restée mon fruit préféré. Ensuite, j'ai intégré l'usine. Le travail de manœuvre était pénible car nous étions faibles, souvenez-vous. Le plus fatigant et le plus dangereux était la manutention des élévateurs pour véhicules de gros tonnages, à l'usine et sur les wagons - plate-forme en gare. De plus ces ensembles étaient recouverts de peinture fraîche, ce qui les rendait glissants.

Deux femmes, Allemandes, étaient occupées aux travaux de peinture à l'extrémité d'un hall, un peu en dehors de la zone active. Elles avaient à peine la trentaine et pas du tout le type « blonde aryenne ». Ce qui était assez remarquable vu la situation c'est qu'elles n'étaient pas arrogantes comme on aurait pu le craindre car le souvenir des poings tendus et des pierres jetées contre nous était très présent encore. Elles semblaient même compatir à notre misère, ça se voyait à leur mimique. Elles nous rappelaient un peu ces admirables Alsaciennes qui, à chaque village traversé de Sélestat à Strasbourg, nous apportaient quelques boissons et des morceaux de pain sous l'œil courroucé des soldats allemands. Ce n'était pas aussi provocateur certes, mais dans le contexte du moment le comportement de ces deux jeunes femmes agissait comme une espèce de baume bienfaisant.

Les semaines, les mois s'écoulaient. Avec le temps elles manifestèrent une sympathie affichée envers deux d'entre nous. Ils avaient la trentaine, célibataires aussi. Je dis, aussi, parce qu'elles l'étaient également.

Puis cela évolua. Ils rencontrèrent peut-être l'Amour, ce petit Dieu malin tirant des flèches au hasard et que l'on nomme Eros ou plus simplement la passion aveugle. Elles griffonnèrent des messages. Ce n'était pas « mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends », c'était beaucoup plus long et non moins enflammé. J'en traduisis quelques-uns. L'une d'elles employait l'adverbe « toujours », celui qui revient si souvent dans ce genre de message à l'autre, mais au lieu d'écrire « immer » elle n'y mettait qu'un seul « m », nous débutions notre apprentissage de la langue germanique et cette faute est restée une petite image associée à cette histoire.

Vous vous souvenez des avis placardés, nous informant entre autres que « tout commerce avec les femmes et les jeunes filles allemandes est interdit ». Cela nous le savions, elles ne pouvaient l'ignorer, néanmoins ils décidèrent de braver les interdits et de se rencontrer, pour un corps à corps franco-allemand, pacifique celui-là.

Elles faisaient de la bicyclette, elles étaient libres, c'était donc assez facile de venir à un rendez-vous, de leur village voisin, mais pour nos deux amis il fallait sortir de l'espace - vie sans attirer l'éveil de la sentinelle, ouvrir deux portes, éviter la ronde des gardiens d'usine, parcourir plus de deux cents mètres à découvert à travers la cour, enjamber le pont et s'en aller vers l'abri, lieu du rendez-vous.

Il fallait donc avoir deux clefs, celle de chez nous et celle du bas de l'escalier. Avec une infinie patience et ténacité ils s'ingénierent à prendre les empreintes sans se faire remarquer, puis sans ébauche de clefs, l'un des deux réussit à les exécuter. Ça demanda du temps car il fallait aussi les essayer, les rectifier. Bref ce fut laborieux, ils réussirent à posséder le double de ces deux clefs.

Ils s'échappèrent une première fois, un soir de mai 1941 si je me souviens bien. « Le plus beau moment de l'amour c'est quand on monte l'escalier », disait Georges Clemenceau. Eux c'était sans doute en le descendant mais on peut supposer qu'ils ne pensaient pas qu'à cela car ils n'en étaient qu'à la première phase de leur « évasion ».

(Suite en page 2)

ET...

TOUJOURS DES LETTRES...

... Pour le souvenir du Président Jacques LUCAS, avec beaucoup d'affection pour son épouse. Elles sont signées de :

Mesdames :

- M.-L. POIRIER, 49 - Le Lion-d'Angers.
- DELASSUS, 93 - Bobigny.
- BOURILLON, 45 - La Ferté-Saint-Aubin.
- STURM, 57 - Thionville.
- CASSAT, 73 - Bourg-Saint-Maurice.
- LAURENT, 89 - Charny.
- NICOLAU, 12 - Entraigues-sur-Truyère.
- CHAZOULE, 92 - Courbevoie.
- DUROISIN, 92250 La Garenne-Colombes.
- MAUCORT, 08260 Maubert-Fontaine.
- RACLOT, 89 - Mailly-le-Château.
- PEQUIGNOT Marie, 90 - Belfort.
- KRAUTKRAEMER Raymonde, 54 - Marbach.
- DUFUS, 89 - Auxerre.
- BOUVRON, 10 - Saint-Parrès-les-Vaudres.
- DOMBLIDES, 64 - Orthez.
- CHASSINET, 88 - Saulxures-sur-Moselotte.
- Monsieur Jean SAINT-ANDRE, 63 - Gerzat.



NOS REPAS MENSUELS ONT LIEU A 12 H 45 AU « ROYAL TRINITE »

Méto : Trinité d'Estienne-d'Orves

JEUDI 6 AVRIL 2000 : Assemblée Générale de l'Amicale des Stalags V A - V C suivie du repas mensuel

JEUDI 4 MAI 2000 : Repas mensuel

JEUDI 8 JUIN 2000 : Repas mensuel

JEUDI 6 JUILLET 2000 : Repas mensuel

DEUX HISTOIRES DE CLEFS

(Suite de la première page)

Quant à la suite, mettons-y le carré rouge. Ils revinrent sans encombre, regagnèrent leurs couchettes. Elles repartirent en longeant la rivière, à bicyclette. Au matin la sentinelle s'éveilla, la nuit avait été douce. Il s'habilla, vint vers nous avec un retentissant : « Auf Stehen », nous compta « ein, zwei, drei... elf, zwölf », il ne manquait personne. Une nouvelle journée commençait. L'Allemagne régnait sur une grande partie de l'Europe.

Ces sorties nocturnes se renouvelèrent maintes fois. Ils eurent la chance de ne pas se faire surprendre car les tribunaux punissaient ces interdits de deux ou trois ans de forteresse à Graudenz, un enfer. Un peu plus tard elles quittèrent leur emploi à l'usine et tout s'arrêta.

Max Jacob, qui s'était converti au catholicisme, mais n'en fut pas moins arrêté par les Allemands et conduit au camp de Drancy où il mourut, écrivit ce poème qui nous émeut toujours :

La muse est un oiseau qui passe

Par les barreaux de ma prison

J'ai vu son sourire et sa grâce

Mais n'ai pu suivre son sillon

Adieu muse, va dire aux hommes

Ce soir en fête en la cité

Que dans les prisons où nous sommes

On meurt de les avoir aimés.

Nos deux camarades connurent des moments de douceur dans ce monde de brutes qui nous dictait ses lois. C'était la guerre, nous étions les vaincus. Qui n'a connu et vécu cette épreuve, qui n'a connu la révolte face au destin maléfique qui le frappe, n'a pas ressenti dans ses tripes ce que l'on appelle « la fureur de vivre » et n'a pas le droit de condamner.

Le temps passait, pas assez vite à notre gré. L'armée allemande poursuivait ses conquêtes territoriales, volait de succès en succès, elle approchait Moscou, Stalingrad et s'ouvrait la route du Caire et de Suez. A l'automne 1942, la situation des alliés apparaît précaire. Dans notre usine, comme ailleurs, l'effectif des civils allemands diminue. Nous sommes toujours douze, ils ne sont guère davantage, mais encore plus dominateurs. En France aussi on collabore. Ils paraissaient tellement invincibles ces Allemands.

Mais vint le temps où les alliés s'organisaient, bloquèrent les armées de l'axe et passèrent à l'attaque. Les alliés débarquent en Afrique du Nord en novembre 1942, en février 1943 l'armée Von Paulus capitule à Stalingrad. Il n'était qu'à voir la mine déconfite de nos hôtes pour se rendre compte que leur moral en avait pris un sérieux coup. Inversement, nous reprenions espoir en des lendemains meilleurs.

C'est alors que le besoin impérieux d'avoir des nouvelles fraîches germa dans nos têtes. Nous n'avions qu'une seule possibilité à portée de main, c'était d'écouter Londres sur le poste radio de notre gardien. On mijota l'affaire. Dans un groupe il y a toujours des actifs et des passifs, on se mit à trois à regarder cela d'un peu plus près, à repérer ceci et cela, à imaginer nos actions futures dans la chambre du gardien, mais il nous fallait le double de sa clef et ce n'était pas facile d'en prendre l'empreinte. C'est alors que vers avril 1943 nous vîmes arriver un nouveau gardien, commerçant de son état dans la ville d'eau de Baden Baden. Tout de suite on a vu que c'était un brave type. Et figurez-vous qu'il nous rassembla un jour pour nous dire ceci : « Je dois aller chez moi, mais je n'ai pas de permission. Pouvez-vous me donner votre parole de soldat que vous ne ferez pas de bêtises pendant mon absence ». Il s'absenta

trois jours, nous respectâmes notre parole. Sa reconnaissance se manifesta par un relâchement dans ses contrôles et les rapports qu'il avait avec nous. Il était piégé. J'étais chargé de prendre l'empreinte. Ce fut assez facile : clic-clac dans le mastic. Une semaine après nous possédions la clef car entre temps « Neneil » avait rejoint l'armée et l'un de nous occupait sa place dans l'atelier de maintenance, à l'écart des contrôles de Nestor. Une des difficultés résidait dans le fait que nous devions procéder dans une quasi-obscureté car la chambre avait deux fenêtres.

De plus le poste radio était raccordé, non pas à une prise en plinthe mais à une douille faisant partie du plafonnier. Pour écouter la radio le gardien éclairait sa chambre, ce que nous ne pouvions pas faire.

L'opération était prévue entre 19 et 20 h moment où le gardien allait au village prendre son repas. On affecta les tâches.

L'un de nous possédait un accordéon. Il fut chargé de guetter les bruits suspects en provenance de l'escalier. Au moindre bruit il donnait l'alerte en jouant fortissimo.

Quatre autres jouaient aux cartes près de l'entrée avec mission de retarder l'ouverture de la porte.

Enfin, il y avait l'opération principale avec trois acteurs.

Le premier avait pour mission d'ouvrir et de refermer la porte de la chambre.

Le deuxième plaçait la chaise sous le plafonnier, enlevait l'ampoule qu'il conservait en main, puis il actionnait le commutateur électrique, le poste radio étant à ce moment alimenté.

Le troisième mettait le contact au poste, passait de Stuttgart sur Londres.

C'était brouillé mais nous avions l'oreille fine à l'époque. Nous écoutions la voix de la France libre, de la France combattante, nous entendions les messages personnels, les informations des fronts de bataille, la percée des armées soviétiques, la voix du porte parole du Général de Gaulle, Maurice Schumann. C'était un grand moment d'émotion et de fierté. Ça nous redonnait le moral d'apprendre que des troupes françaises participaient au combat et qu'elles remportaient des victoires. Moments inoubliables.

Par deux fois nous eûmes un moment de frayeur, mais le repli s'effectua en bon ordre, en sens inverse, après avoir rapidement jeté un dernier coup d'œil sur les lieux que nous quittions. Le gardien retrouvait son appareil radio sur Stuttgart, son fusil mauser et son lit. Pensait-il encore à la victoire ?

Ça se poursuivit ainsi, sans accrocs car l'organisation était parfaite, bien rodée et la Sainte Providence nous aida peut-être.

Même dans les moments difficiles de notre captivité, je pense que nous avons souvent cherché à enfreindre les multiples interdits avec assez d'intelligence et de débrouillardise pour échapper à l'arrestation et à la rigueur des Tribunaux allemands que notre camarade Stéphane DELATTRE a remarquablement traité dans son livre « Ma guerre sans fusil ».

A présent l'Europe se construit. La France et l'Allemagne se conduisent en Etats responsables de la solidarité européenne.

Rien n'est parfait dans ce monde, mais nous avons franchi un grand pas vers la paix en Europe.

Gardons - nous cependant de tout oublier.

Eugène HARBEBY

LE DEJEUNER DU 2 MARS 2000

Etaient présents : Robert VERBA et son épouse - Pierre PINEAU et Mme - Odette et Denise ROSE, qui ne s'éveillent qu'au printemps - Madame MOURIER et son Marcel. Mais aussi Andrée LEBAS - André FOMPROIX et Paul DELSART, en compagnie de Jean BEUDOT avec sa casquette de voyou... Sous la grande fresque, au fond de la salle, on pouvait voir René APPERT, Janine SAHUC sans son Lucien (retenu par un architecte), sous le charme de Georges ABRAMO - Rosa JANNESON voisinait avec André EVEZARD auprès de Marcel VANDEN BORNE. Les BROCHETON étaient dans un coin (mais ne boudaient pas pour autant).

Absents excusés : Mesdames APPERT, BOUDET, RICHER, HADET - Monique et André LENZI (panne de voiture) - COMBESURE - Madame PLIER.

Le cadeau à la dame pour Andrée LEBAS (salière poivrière en cristal de roche).

La bouteille du P.G. pour André FOMPROIX (un gentil bordeaux qui lui fera du bien).

Nous vivons depuis un moment dans un monde très aseptisé. La vache est folle de temps à autre. La listéria est agressive et l'alcool doit se mesurer. On va finir par s'em...bêter

C'est quand même très satisfaisant de constater que les nonas, bien plus nombreux, en bon état, ont échappé à tout cela ! C'en est fini de ces gargotes où le bouillon était trop gras, les viandes un peu faisandées, les fromages qui s'abandonnaient en parfumant les environs. C'est le bonheur organisé.

A notre table, ce jour-là, on nous servit un beau confit de ces canards, qui vivent juste assez longtemps pour faire le bonheur des gourmands ! Les pommes sautées, comme à Sarlat, l'accompagnaient, un bon bordeaux calmait la soif.

Venez nombreux le 6 avril, pour constater, une fois de plus, qu'il ne faut pas désespérer.

Amitiés,

Louis BROCHETON

NOS PEINES

Lucien TABOURY, 87000 Limoges, le 13 août 1999.

Madame VREL, 75018 Paris, le 7 mars 2000. C'est son mari qui nous apprend cette triste nouvelle. Courage André, viens nous voir.

Madame Martial ARNAUD, 74560 Monnetier-Mornex, le 2 février 2000. Information de sa sœur Madame G. LEGER à La Muraz.

Madame Constance BERQUES, 59000 Lille, le 14 février 2000. Information de M. RAFINESQUE à Marcq-en-Barœul (59700).

Fernand BIEHLER, 34, rue Saint-Paterne, Résidence Edilys, 56000 Vannes, en février 2000.

René DEGUEROIS, 77320 La Ferté-Gaucher, en février 2000. Information de René CONTER, 51450 Bétheny.

René LEMAUX, le 2 novembre 1999 à Périers (60).

Madame CRAENHAELS, le 6 mars 2000 à Bruxelles. Edgar, son époux, était administrateur de l'Amicale belge des Stalags V. Leurs amis français se souviennent avec émotion. Information de L. et P. COIN.

Charles CHAUVINC, le 24 janvier 2000 à Saint-Etienne (42).

Madame Roger HOLLEVILLE, 60 - Abbeville, le 14 février 2000.

L'Amicale transmet ses sincères condoléances aux familles dans la peine et les assure de sa profonde sympathie.

Fernand BIEHLER s'était retiré à Vannes après une longue vie passée à Paris. Il vient de nous quitter à l'âge de 94 ans. Ses camarades ne l'oublieront pas et embrassent Juliette, son épouse, restée seule maintenant auprès de ses enfants et petits-enfants. Adieu Fernand, ami fidèle et généreux.

PAGE 2

DES NOUVELLES, DES VŒUX ET LES AMITIÉS DE...

Victor STURM et son épouse avaient fêté leurs noces d'or en 1989 et nous adressent une photo et un article de presse de ce beau jour. Ils sont maintenant séparés mais toujours vivants. Courage à vous deux.

HANOT Antoine, 62217 Achicourt.

Madame Paul DUVEAU, 89500 Villeneuve-sur-Yonne.

Madame Jean ARGOU, 78230 Le Pecq.

Madame HAUSWALD Marcelle, 54380 Laudremont.

HACQUARD Amédée, 70800 Magnoncourt.

Madame BRISSI Denise, 93140 Bondy.

Madame Henri MERCIER, 74000 Annecy.

René MONTIER, 27700 Heuqueville, ne se plaint pas de ses 87 ans ! La lecture du « Lien » est toujours pour lui un bon moment.

Madame Maurice LUTRINGER, 88000 Epinal, félicite le Bureau parisien qui s'efforce à la modestie.

Madame Lucien LAVENUS, 60200 Compiègne.

L'abbé G. MARGERIN DU METZ, 02130 Arcy-Sainte-Resquite, n'oublie pas ses amis parisiens.

Gilbert GANDER, 94300 Vincennes, pense à ses camarades des différents Kommandos où il a été affecté mais surtout à Gaisbourg avec PAPAYS, CROS, MILLERIOUX, REQUIEM, GRANGE. Il salue Mesdames AUDOLI et BOUDET.

C'est avec beaucoup de retard que le Bureau parisien, légèrement surmené, remercie Eugène HARBEBY, 85300 Soullans, pour ses vœux à tous et en particulier, avec beaucoup d'amitié, à Jean FROMENTIN, René APPERT, Albert GUERRIER, Marcel VANDEN BORNE, rencontré à Namur, un fidèle parmi tous les autres.

NOGUERO Léon, 65240 Cadéac, nous demande de transmettre ses vœux et amitiés à : Joseph ROGER de Pouzac (Hautes-Pyr.), Alexis BUR de Pau, ex-49^e R.I.A., Fernand ROBERT de Varcès (Isère), ex-B.A.B. 45 et à René GUILHOT de Meudon (92).

ROGER Dominique, 89400 Cheny.

Madame Geneviève TRAZET, 75006 Paris, reste très attachée à tout ce qui lui rappelle son mari, à la lecture du « Lien ».

RENAULT Raymond, 78310 Coignières.

BATUT Emile, 94220 Charenton-le-Pont.

Madame Jacques MENNESON, 95150 Taverny.

Le Père FILIBERT DE LA CHAISE, 37100 Tours, fait des vœux pour que s'améliorent les relations entre les hommes, à l'image des nôtres qui se perpétuent sans faiblesse.

Madame Marie-Anne AUBRY, 49100 Angers.

Madame Raymonde BEAUGE-RAUD, 78500 Sartrouville.

Madame Claude GUY, 89360 Flogny - La Chapelle.

Une belle lettre de Madame Marius LENGELE, 02200 Pasly, seule maintenant, comme beaucoup d'autres, hélas, n'oublie jamais ses amis de l'Amicale qui sont avec elle par la pensée.

Georges MADELEINE, 78000 Versailles.

René ROBIN, 10500 Saint-

Christophe-Dodignicourt. Amitiés à tous, 80 ans sans trop de bobos.

Charles HENRY, 45200 Noyers. Félicitations au Bureau.

BERSON René, 78100 Saint-Germain-en-Laye.

ORY Louis, 77871 Reuchen (Allemagne).

BOMBARDE Marcel, 88510 Eloyes.

LOIRAT Paul, 75 - Paris.

Albert GUERRIER, de Oiron (79), se souvient du bombardement de Gaisbourg, alors qu'il était employé à l'hôpital de Ludwigsburg. Il fut réveillé, comme tout le personnel, pour accueillir les blessés français ou russes de cette tragédie.

ENGEL Maurice, 95100 Argenteuil. Amitiés à BAROZZI et meilleure santé. Souvenir aux anciens du 23^e R.I.F. d'Oberhoffen et à ceux de Schorndorf.

GUAY Pierre, 92500 Rueil.

GRENIER Robert, 80380 Gentelles.

LELUAN Raymond, 76000 Rouen.

BERNADET René, 40430 Sore. Ta mémoire n'est pas si mauvaise. La preuve, c'est que tu penses à nous.

DE FORGET Jean, 53200 Château-Gontier. « Amitiés à tous ceux du camp de Ludwigsburg et surtout à René BERSON de l'atelier des tailleurs dont beaucoup ont disparu. Amitiés aussi à Robert LECLOUX qui, j'espère, est resté fidèle au « Lien », ne lisant plus son nom. A André EVEZARD qui se manifeste souvent dans les colonnes de ce journal. A Madame DROUARD de Besançon, en souvenir de Fernand, que je rencontre chaque année sur notre lieu de vacances à Batz-sur-Mer. A Georges LAUNAY, toujours Président de sa Section des anciens P.G. de Goron. Mon épouse est décédée fin 1999, elle laisse un grand vide. Il me reste trois enfants, malheureusement trop éloignés ».

MORIN Georges, 35400 Saint-Malo, nous informe de son changement d'adresse : Résidence d'Au-tomme, 52, rue Jean XXIII, 35400 St-Malo. Amitiés à tous et au Bureau.

VILAIN Georges, 89000 Auxerre. Aux anciens du Kommando de Moglingen, en espérant que ses ennuis de santé ne se reproduiront pas en 2000.

MORIZOT Louis, 89000 Auxerre. Nous dit, comme la plupart de nos amis, qu'il souhaite la pérennité du « Lien » pour les nouvelles, plus ou moins bonnes qu'il lui apporte. Il s'attriste à la pensée de tous ces malheurs climatiques que nous venons de vivre pour en souffrir longtemps. Mais l'espoir revient quand il nous annonce la naissance de Samantha, sa quatrième arrière-petite-fille. Qu'elle soit heureuse parmi vous, dans ce monde en mutation.

PINAU Marcel, 53200 Château-Gontier. Amitiés à tous et au Bureau pour ce « Lien » qu'il attend toujours avec plaisir.

C'est aussi ce que nous écrit notre camarade et ami CHEROUVRIER Lucien, de 93160 Noisy-le-Grand.

PUPIDON Jean, 21400 Châtillon-sur-Seine. Complimente le Bureau et la rédaction du « Lien ».

VAUDIOT Hélior, 10130 Villeneuve - au - Chemin. Est un beau nona de la classe 28. C'est une information rassurante.

EDITION DE L'AMICALE NATIONALE
DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE
V et X

DES STALAGS

REDACTION ET ADMINISTRATION :
46, rue de Londres, 75008 Paris - Tél : 01 45 22 61 32

Compte chèques postaux : 4 841-48 D Paris
AMICALE V B - X A B C

Inscription à la Commission Paritaire N° 785-D-73



Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)

Stalags V B - X A B C

LE COURRIER DE L'AMICALE

Par Robert VERBA

Je suis désolé de ne pouvoir vous parler de notre Assemblée Générale à « La Chesnaie du Roy ».

Cela sera pour le mois d'avril, car il faut attendre plus d'un mois avant qu'un article puisse paraître dans notre journal.

Par exemple, lorsque nous recevons votre courrier, le Bureau doit d'abord entre-gister vos noms, votre abonnement à notre « Lien » et vos dons pour notre Caisse de Secours.

Ensuite nous préparons notre courrier et le remettons à notre imprimeur qui, après, nous fait vérifier sa première impression. Il remet ensuite les journaux au routier qui vous les fait parvenir.

Comprenez que cela dure plus d'un mois et que nous n'avons pas la possibilité de faire différemment.

Ceci dit, je suis persuadé que la majorité d'entre vous était déjà au courant, et aussi nous continuons à remercier nos amis et amis pour leur fidélité et leurs dons.

Alors, toujours merci à :

- ALLAIN Jacques, 27200 Vernon. C'est son épouse qui nous écrit : Cela fait maintenant six ans que je vous envoie les lettres de mon cher mari, six années qu'il a perdu la vue. Je lui lis « Le Lien » qui lui donne l'occasion d'évoquer ses longues années passées en captivité. Merci à vous.

Merci à vous chère amie pour votre fidélité à notre Amicale

- Madame AUBRY Germaine, 21330 Bouix, qui ajoute : Je souhaite longue vie au journal « Le Lien » qui fait revivre l'amitié, le souvenir de ceux qui nous sont si chers.

- Madame BAILLET Hélène, 52190 Le Val-d'Esroms, nous dit : Je tiens toujours très fort à recevoir « Le Lien » et le lire et le relire souvent, ce qui me rapproche toujours de ces anciens P.G. dont nous espérons retrouver, avec son épouse, à un de nos repas mensuel du premier jeudi de chaque mois au « Royal Trinité ».

- GAVOILLE Louis, 71100 Lux. - GERVAIN Hentz, 03000 Moulins. Aurait aimé avoir des nouvelles des anciens P.G. du Kommando 5935 à Bars-lor.

- GRAPPIN Pierre Michel, 21000 Dijon. - GROS Eric, 77300 Fontainebleau. - GUERS André, 74540 Héry-sur-Alby.

- HADIADI - MOREL Roger, 38390 Montlieu-Vercieu. - Madame HYBERT Marthe, 85000 La Roche-sur-Yon.

- JACQUES François, 55100 Verdun. - Madame JOLY Marguerite, 42800 Saint-Romain-en-Jarez.

- JOUILLEROT Gaston, 25150 Bourguignon. - LE QUELLEC Jean, 56400 Auray.

- Madame MARTRES Ida, 82130 Lafrangaise. - Madame MARX Yvan, 36250 Niherné.

- BUCHER Daniel, 93220 Gagny. - Docteur CESBRON, Joseph, 49270 Le Fuillet.

- MIQUET Joseph, 70140 Pesmes.

- Madame MOUET Marie-Louise, 38780 Eyzin-Finck.

- Madame PARIS René, 01540 Vonnas.

- PETETIN Raymond, 39520 Fontaine-le-Bas.

- PIETRA Jean, 54300 Marainviller.

- POUDEVIGNE Jean, 07120 Pradons.

- Madame POULTET Simone, 40300 Peyrehorade.

- RAZE Julien - Joseph, 95100 Argenueil.

- REGLIN Ferdinand, 49250 Mazé.

- RETAILLAUD Jean, Le Prieuré, 44360 Cordemais. A qui nous souhaitons bon courage et surtout bon moral ainsi qu'à son épouse.

- DEMICHEL Albert, 42840 Monlagny.

- DUCROUX Jean-Marcel, 69550 Amplepuis. Nous comprenons la peine cher ami et en le souhaitant bon courage, saché que nous sommes de tout cœur avec vous.

- SANIAL Elic, 07310 Saint-Martin-de-Valamas.

- SKOCZOWSKI Adam, 94566 - 3213 Pleasanton.

- SONNEY André, 39130 Clairvaux-les-Lacs.

- Madame STEVENET Lucette, 86000 Poitiers.

- TRINQUE Bernard, 32100 Condom. Que nous félicitons pour son tonus, car, âgé de 90 ans, il est toujours Président can-

- Madame VAILLY Madeleine, 88000 Epinal. Elle ajoute ses amitiés pour les anciens d'Ulm.

- VALDENNAIRE René, 88310 Ventron.

- VERWAERDE Gérard, 59270 Baillieu.

- Madame VIGNOT Michèle née POISSON, 77176 Savigny - le - Temple, 1993, continue d'adhérer au « Lien » en

1993, continue d'adhérer au « Lien » en file de Maurice POISSON, décédé en

- GERMAIN Hentz, 03000 Moulins. Aurait aimé avoir des nouvelles des anciens P.G. du Kommando 5935 à Bars-lor.

- Madame WELTE Marlyvonne, 49390 Vernantes. Ajoute ce petit mot : Je

regois avec grand plaisir et émotion « Le Lien » en souvenir de mon père Raymond WELTE, ancien du Stalag V B.

- ARDONCEAU Roger, 91300 Massy.

- AVRIL Raymond, 85400 Luçon. - Madame BAILLET Hélène, 52190 Le Val-d'Esroms.

- BELIN Adrien, 8640 Civray. - FRELIN Lucien, 34000 Montpellier.

- BIZE Jean, 92800 Puteaux. - BLAISON Roger, 88800 Norroy.

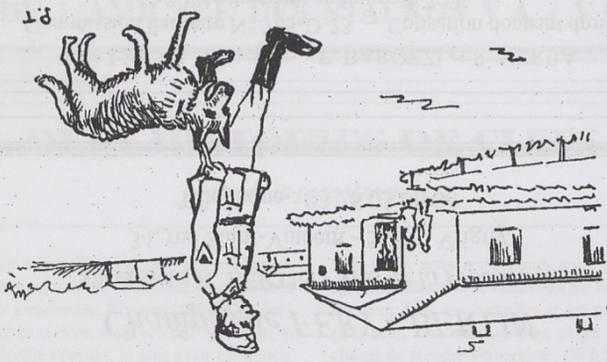
- Madame BONNAULT Pierrette, 18390 Saint-Germain-du-Puy.

- Madame BOUVET Jacqueline, 72000 Le Mans.

- BRACONNIER Louis, 75012 Paris, 82100 Castelarrasin.

- MENOUD François, 01960 Pèronnas.

(Suite en page 2)



André BERSSET

Pourquoi voudriez-vous que j'aime cette France
Qu'impudents vous m'offrez ?... Je n'y reconnais pas
Le pays merveilleux, plein de mille espérances
Que fut, pour moi, celui de mes tout premiers pas.
Je m'en souviens encore... Aux sorties des églises,
On voyait, portant beau, les gens endimanchés,
Tandis que les enfants machonnaient du réglisse
Qu'avec de faux chagrins, ils avaient arraché.
La foule s'essaimait... L'artère principale.
Bourdonnaient... Les clients, chez tous les commerçants,
Achevaient les produits rendant les joues moins pâles :
Viandes, légumes, fruits, gâteaux appétissants.
Pour les après-midis de ce jour mémorable,
Les gamins, alentour, faisaient les polissons,
Tandis que leur mamam ajoutait d'admirables
Mouchoirs et que le père taquinait le poisson.
Sur le stade local, les sports de la ballé
Hurtaient abondamment, sans marquer un seul but,
Tandis qu'au parc public, les cuivres et cymbales
De l'orchestre tintaient pour plaire au chef barbu.
Plus tard, on rencontrait les lurons de la ville
Dans les bars animés où d'anciens combattants
Redemptaient la planche en phrases inciviles
Que chacun pardonnait tant ils étaient contents.
C'était un jour heureux... On lisait les nouvelles
Dans « Le Chasseur Français », on bêchait son jardin,
Les filles, pour le bal, se faisaient toutes belles,
Rêvant aux amoureux... Timides ou badins.
Bref, c'était un dimanche en la France profonde.
On n'était pas envieux, on vivait sans tourments,
Même esquissant, parfois, une timide fronde...
... Rendez-nous la, bien vite, avant d'être... Déments.